

FANTAISIE

A MON AMI PHILIPPE A***

Ce soir, un tison sur ma pipe,
Devant le feu qui flambe, assis,
Pour endormir mes noirs soucis,
Rêveur, je songe à toi, Philippe.

Je songe à mon printemps vermeil,
Je songe à notre enfance blonde
Où nous cheminions dans le monde,
Ivres de joie et de soleil.

Je me rappelle ces jours roses
Où, sous notre ciel si serein,
Nous marchions nous donnant la main,
L'âme pleine de folles choses.

Ah ! que nous étions imparfaits !
Que nous étions rudes à prendre !
On aurait pu cent fois nous pendre,
Pour les tours que nous avons faits.

Nous nous croyions déjà des hommes,
Nous allions front haut, nez au vent,
Et le vieux jardinier souvent
Nous surprit à voler ses pommes.

Que de fois je t'ai vu, cousin,
Courir aux champs, et, vrai prodige,
Prendre des leçons de voltige
Sur le dos des bœufs du voisin !

Combien de fois je suis allé
Au bord des marais, en cachette,
Guetter le canard, l'alouette,
Avec un vieux fusil volé.

Où, je me souviens de nos chasses
Et de nos mille excursions ;
Je me souviens, quand nous glissions
Sur le flanc des côtes de glaces.

J'aperçois le frêne penché
Au bord de la chute tonnante,
Où nous allions, à la brûlante,
Nous saisir de l'oiseau niché.

Je nous vois, pris d'ardeurs subites,
Nous élançant dans les remous,
Et là, de l'eau jusqu'aux genoux,
Emplir nos deux paniers de truites.

Je découvre le lac d'azur,
La petite barque coquette
Que toujours, malgré la tempête,
Nous guidions d'un bras ferme et sûr.

J'entends la cloche fêlée
De l'école de mon hameau,
Où notre maître, vrai bonhomme,
M'administra mainte raclée.

J'entends la voix du vieux pasteur
Qui nous faisait servir la messe,
Qui nous traitait avec rudesse,
Mais que nous aimions de tout cœur.

Et puis je compare en silence
Le présent avec le passé,
Et je dis dans mon cœur froissé :
" Revenez donc, beaux jours d'enfance ! "

W. CHAPMAN.

Gilbertville, Beauce, février 1877.

LE SORCIER

DU

MONT GRANIER

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉBOULEMENT DU MONT GRANIER

L'orgie était au comble : aucune lyre humaine
Ne dirait le chaos de cette autre géhenne ;
C'étaient des cris, des chants, de rires confondus.

ALFRED PUGET.

II

CE QUE C'ÉTAIT QUE LE COMTE DE MAINVILLIERS
ET SON DIGNÉ AMI JACQUES DE BONNIVARD.

Le principal héros de notre récit doit être ce mystérieux personnage que l'on nommait, à la cour du Roi très-chrétien, M. le comte de Mainvilliers, et que ses nobles amis appelaient, pour la plupart (quand il ne pouvait les entendre), le Renégat.

Cet homme se parait des plus belles vertus, alors que les vices les plus odieux souillaient son âme. Profondément versé dans les sciences occultes, si chères aux peuples de l'Orient, il en cultivait avec ardeur les diverses branches. L'astrologie n'avait plus de secrets pour lui : un copte renégat lui avait ouvert, en Égypte, les tombeaux des rois, il avait pu consulter les tables de Rhamsès V. Il possédait la pyromanie, la rhabdomancie, l'art de la divination par l'eau, les mouvements de la flamme, les entraînements humains.

La Table d'Émeraude et ses formules cabalistiques lui étaient familières. " Les magiciens se font gloire, dit saint Clément d'Alexandrie, d'avoir le démon pour ministre de leur impiété et de le réduire par leurs évocations à la nécessité de les servir. "

Mainvilliers prétendait qu'il se faisait obéir du démon. Bézélzébuth et les sept rois de l'Enfer : Baël, Pursan, Byleth, Paymohn, Béliat, Asmodée et Zapalm venaient à son appel, satisfaisaient toutes ses fantaisies, ses caprices, ses desirs, même les plus immodérés.

Il avait rapporté de la terre de Bari, en Italie, divers manuscrits précieux sur l'art cabalistique, parmi lesquels se trouvait l'ouvrage du pape Honorius : *Arcanum arcanarum, gemma rara et unica secretarum* ; de l'Égypte, des papyrus et des tablettes remontant jusqu'aux Pha-

raons du temps de Moïse ; de la Palestine, des livres précieux achetés à des Juifs chaldéens.

Pour tout dire en un mot, Haroun-ben-Adel, le comte Aloys, Mainvilliers le renégat, était un sorcier.

Jacques de Bonnivard le savait. Tout d'abord il s'en était effrayé ; mais il se démontra à lui-même que rien ne serait plus commode que d'avoir à ses côtés un homme auquel se soumettaient les esprits infernaux.

Pauvre Jacques ! Issu d'une noble famille de Savoie, il reçut l'éducation toute militaire qui se donnait alors dans les castels des chevaliers. Un jeune clerc, recueilli au château par son père, lui apprit à lire et à écrire. Quand Jacques eut quinze ans, on le plaça parmi les pages de monseigneur Thomas de Savoie, comte de Maurienne ; il partit pour la croisade quelques années après. Son père, sa mère et sa jeune sœur Angelberge moururent pendant qu'il était là-bas.

Jacques, né avec de mauvais instincts, n'avait point trouvé l'occasion de les développer à la cour austère du comte de Maurienne. Mais une fois qu'il fut à l'armée, entouré de soldats appartenant à toutes les nations, gens de sac et de corde pour la plupart, il apprit tout ce qu'une curiosité ardente, irréfléchie, le poussait à savoir.

A Jérusalem, au lieu de frayer avec les chevaliers, ses nobles compagnons, il fréquenta des juifs, des musulmans, des sarrasins qui prirent plaisir à le pervertir, à le plonger dans l'abîme. Jacques devint lâche, cruel, débauché, cupide. Il eut tous les vices, il goûta tous les plaisirs. Que de fois, en sortant des bouges où il venait de perdre son dernier sou parisien, que de fois ne dévalisa-t-il pas les passants pour rentrer et jouer encore ? Il fit plus, il déroba au comte Thomas sa chaîne d'or et sa bonne épée, les mit en gage chez un juif, et perdit au jeu les cent écus d'or que le fils d'Abraham lui avait prêtés.

Cette dépravation se cachait sous les dehors les plus hypocrites. Le sacrilège s'allia au vol. Jacques, une nuit, pénétra dans l'église du Saint-Sépulchre, égorga la sentinelle qui veillait à genoux près du tombeau de Notre-Seigneur, et vola une des lampes d'argent du sanctuaire.

Ce crime resta impuni, comme les autres.

Parmi les gens que fréquentait Bonnivard, se trouvait un jeune Arabe, venu de l'Afrique à Jérusalem. Cet infidèle se disait sujet du bey de Tunis ; on ne connaissait ni sa famille, ni sa profession, si sa fortune. Il jetait l'argent à pleines mains et s'entourait d'un profond mystère. Il prenait le nom d'Haroun-ben-Adel. Bonnivard se lia rapidement avec cet homme, et le lien mystérieux qui les unissait se resserra à un tel point que le sectaire de Mahomet déclara un jour qu'il voulait embrasser le christianisme, afin d'adorer le même Dieu que son ami. L'honneur de cette conversion fut accordé au zèle pieux, aux bons exemples de Bonnivard. Le comte de Maurienne, pour le récompenser, le créa chevalier et lui fit présent de la seigneurie de Plainpalais et du comté de Jaffa.

A ce moment-là, Thomas de Savoie se vit forcé de retourner en Europe. Haroun suivit Bonnivard, et fit partie de la suite du prince. Au mois de mai 1248, les croisés abordaient à Marseille et, vers la fin du mois de juin, le baptême du musulman était célébré avec une pompe splendide dans la basilique de Notre-Dame de Paris. Le roi Louis IX tint à honneur d'être le parrain d'Haroun auquel, ainsi que nous l'avons dit précédemment, il donna le nom d'Aloys et le titre de comte de Mainvilliers.

Quant à Bonnivard, il reçut en commande le prieuré de Notre-Dame de Myans, c'est-à-dire que, laïque, sans entrer dans les ordres sacrés, il devint, non pas le supérieur d'une communauté religieuse, mais le seigneur féodal des biens appartenant à cette communauté et l'usufruitier de leurs revenus, avec le titre, purement honorifique, de prieur commendataire.

Or le soir de ce même jour, 10 octobre 1248, Bonnivard, retiré dans sa chambre de retrait avec Mainvilliers et René de Gorre, s'entretenait avec eux, étendu sur des coussins et accoudé à une table, sur laquelle étaient posés une lampe en cuivre à quatre branches, brûlant une huile odoriférante, un encrier massif en marbre noir, des plumes et quelques feuilles de parchemin.

" Ah ! je suis fatigué ! disait Bonnivard. — Et moi donc ! répondit René de Gorre, six lieues à cheval !

— Efféminé ! s'écria le prieur. — Où sont donc nos amis ? " demanda Mainvilliers.

La voix de Mainvilliers, harmonieuse et douce, prenait, à certains moments, des intonations rauques et saccadées. Souvent le comte commençait une phrase sur un ton de soprano suraigu et l'achevait d'une voix de basse-taille.

Cette bizarrerie s'accordait bien avec ses mouvements, tantôt pleins d'une grâce féline, tantôt roides et anguleux. Son geste était majestueux ou terrible, quelquefois grotesque et quelquefois mignard. On eût dit qu'il se trouvait en lui deux natures, mêlées sans être confondues, et paraissant tour à tour.

" Nos amis ? répéta René de Gorre. Je ne sais. Ils sont allés courir dans la campagne autour des fermes, ou bien font bombance dans un coin du monastère. — Les dignes moines que voilà ! s'écria Bonnivard.

— Moines, eux, allons donc, Jacques ! Tu devrais rougir de les appeler ainsi ! Disons-nous bien nos vérités, entre nous : ces gens-là sont des sacripants, heureux d'être à ta suite, parce que tu es riche et que tu leur fournis de quoi

satisfaire leurs volontés. Ils n'ont plus ni orgueil, ni noblesse, ni grandeur d'âme, et leur honneur s'en est enfui pour ne plus revenir !... "

— Me placez-vous dans le nombre de ces gens-là ? s'écria Gorre d'un air furibond.

— Oui, certes !

— Sire comte !... — Eh bien ? " fit Mainvilliers avec hauteur.

Gorre haussa les épaules et se mit à rire.

" Au fait, dit-il, vous avez raison ! Nous ne sommes que de fort tristes sires. Débauchés, cruels, voleurs, sacrilèges, meurtriers au besoin, nous ne valons même pas la corde qui nous pendra un beau jour. D'honneur ? plus ; d'amour ? plus ; de pitié ?... allons donc ! Ah ! seigneur de Bonnivard, ah ! monsieur le comte de Mainvilliers, nous sommes dignes d'être de vos amis... "

Sur ces mots, prononcés d'un ton amer et railleur, le jeune homme s'arrêta, puis, après un instant de silence, il poursuivit :

" Nous sommes ce que nous ont faits nos passions, et un peu ce que vous nous avez faits, monsieur de Mainvilliers, et vous, monsieur de Bonnivard. Chêne se laisse volontiers guider ; il agit indifféremment, bien ou mal, mal ou bien. Maxille est un incorrigible railleur. Cessoles eût été le plus grossier ribaud, s'il n'eût été baron par sa naissance ; il n'a point l'âme d'un gentilhomme. Jean des Avanchers aime le sang à ce point qu'il en boirait ; c'est un boucher... Moi, je ne vaudrais pas davantage, et peut-être suis-je le plus mauvais de tous... je le sais, et... je m'en vante ! "

Il s'arrêta soudain, cacha son front pâle dans ses mains, et tout à coup, relevant la tête, il continua d'une voix mordante :

" Eh bien, non ! de nous tous, Bonnivard, c'est vous qui valez le moins !

— Et moi ? " interrogea Mainvilliers en ricanant.

Le visage de Gorre s'assombrit.

" Vous êtes le diable, vous ! " dit-il.

Jacques de Bonnivard, enfoncé dans ses coussins de soie, écoutait, silencieux. Il passait, en souriant, sa main blanche et effilée dans ses cheveux roux et balançait sa jambe droite croisée sur sa jambe gauche, comme un homme qui s'ennuie et voudrait se distraire.

" Eh ! eh ! Gorre t'a deviné, Aloys ! dit-il, d'une voix languissante.

— Qu'importe ! s'écria dédaigneusement le renégat.

— Si vous êtes Satan, reprit le jeune homme, vous m'épargnez la moitié du chemin, quand je mourrai. Ce n'est pas moi qui vous irai chercher, c'est vous qui me viendrez prendre... Sur ce, bonne nuit, Jacques ! Sire comte, adieu ! "

René serra la main de Bonnivard, salua Mainvilliers, et sortit en fredonnant une ballade.

Quand Aloys fut seul avec Bonnivard, un sourire sardonique vint se jouer sur ses lèvres rouges. Il se leva, alla s'assurer que personne ne pouvait entendre du dehors ce qui se disait au dedans, et vint se rasseoir auprès de Bonnivard, sur le visage duquel se lisaient maintenant la crainte, la soumission basse et honteuse.

Les deux hommes se regardèrent longtemps en silence ; puis Bonnivard fit un effort violent sur lui-même et bégaya timidement :

" Et bien, nous y voilà, dans ce monastère ! A deux pas de ce trésor convoité depuis si longtemps.

— Double trésor, dit Mainvilliers. Pour toi, cet or que tu aimes comme un fou... Pour moi... Ah ! pour moi... "

— Tu n'oses continuer ? "

Aloys pencha la tête sur sa poitrine. Quand il la releva, ses yeux étaient injectés de sang, sa poitrine haletait, et ce fut avec une expression d'amertume impossible à rendre qu'il répliqua :

" Non, je n'ose pas ! C'est un crime horrible ! un crime qui me paraît horrible, à moi ! — Il le faut cependant... Il est nécessaire à mon œuvre... "

Il poussa un grand cri et se leva tout droit.

" Ah ! rugit-il, à moi le monde, à moi la terre, à moi l'enfer, à moi la vie éternelle !... Mais je ne dormirai plus et mes remords seront éternels comme moi... Voilà ce que me dit ma conscience, que je n'ai pu étouffer encore, Jacques ! "

Le misérable s'affaissa sur son siège.

Jacques prit la parole :

" Moi, j'aime l'or ! dit-il d'une voix vibrante et passionnée. J'aime l'or, parce qu'il est le maître de tout. Je voudrais posséder assez d'or pour acheter l'univers ; je voudrais avoir des flots d'or, pour m'y coucher, pour m'y baigner, pour m'y plonger, pour le remuer à pleines mains, et m'enivrer de sa musique joyeuse, et l'admirer avec son rayonnement plus éclatant que celui du soleil, et m'avengler à ses éclairs fulgurants... Et pour mourir enfin, si je meurs — écrasé sous des masses d'or !... "

— Jacques, tu déliras !

— Mécréant, ne déliras-tu point ? Quel dessein nourrit ton esprit infâme ? Arracher de son autel sacré l'image éthiopienne de la vierge Marie, que l'on vénère en ce pays, de temps immémorial ; la broyer sous ton pilon, cette œuvre de Luc l'évangéliste, et te servir de cette poussière pour tes incantations... "

— Rappelle-toi l'enfant de Nazareth, Bonnivard !

— Oui, cet enfantelet que nous égorgâmes... Ah ! que de sang répandu pour nos sacrilèges !... On en remplirait la vasque de cette fontaine que je vis, tantôt, sur la place de la ville... "

Il y eut un long silence. Les deux criminels revaient au passé, à ce passé inexorable qui se dressait devant eux et leur montrait, à travers un nuage sanglant, des chairs pantelantes, des os broyés, des cadavres mutilés.

" Laissons là ces souvenirs, dit enfin le sorcier d'une voix rude, et occupons-nous de nos affaires. Mes instances auprès du roi Louis, tes supplications auprès du comte Thomas t'ont valu ce fief de Myans où est compris ce monastère, qui sera ton palais. Dans les caves du prieuré, sont les trésors immenses, volés par la bande de Hugues le Noir, sous le règne du roi Rodolphe, dans tous les châteaux des deux Bourgognes ; leur valeur s'élève à plus d'un million de marcs d'or, sans compter les pierres précieuses, qui sont inestimables. Je t'ai acheté, Bonnivard, au prix de ces trésors. Le jour où tu les auras, tu deviendras mon esclave. Mon démon familier, Baël, m'a ordonné de le conjurer ici même, au fond du cimetière, le 23 octobre 1248, à minuit. Donc, prépare-toi : dans treize jours, tu seras riche ; dans treize jours je serai le MAÎTRE ! "

— Le maître ! fit Bonnivard.

— Oui, car dans ce trésor, je trouverai le tétragramme de mes frères de la montagne, les Haschischins ! je trouverai une plaque d'émeraude, sur laquelle est gravé le sceau de Salomon ; je trouverai l'onix qui représente Baphomet, avec des yeux en diamant noir et des lèvres en rubis. A l'aide de ces trois talismans, j'invoquerai, non-seulement Baël, mais toute la cour des démons : le prince des enfers, les sept rois, les vingt-trois ducs et les dix comtes qui régissent sur les six mille six cent soixante-six légions diaboliques. Chacun de ces esprits infernaux me donnera un peu de sa puissance et mettra à ma disposition dix des esprits inférieurs qui sont soumis à ses lois (1). Alors, je serai le roi du monde, mais le roi de la nuit ; tant que la terre sera plongée dans les ténèbres, elle sera mon royaume. J'aurai le vie éternelle, la puissance éternelle... "

— Et si tout cela t'échappait ? dit tranquillement Bonnivard.

— Si tout cela m'échappait ? s'écria le magicien, dont les yeux étincelèrent de rage.

— Oui, continua Bonnivard en ricanant, si tu ne trouvais rien : ni tétragramme, ni émeraude, ni Baphomet ! si Baël t'avait menti : si, de sorcier, tu devenais homme ; si, de savant, tu devenais fou ; si celui dont tu ne veux pas entendre le nom laissait tomber sur toi sa main vengeresse ?

— Ah ! si je devenais un homme comme tous les hommes, si je devenais fou... Tiens ! Bonnivard, tais-toi !

— Tu crois alors ? tu crois en Dieu ?

— Non, non, je ne crois pas ! je ne veux pas croire !

— Et si tu croyais un jour ?

— Si je croyais un jour ? Eh bien ! écoute : Si je croyais que Dieu ne soit pas un mensonge, s'il m'était donné d'avoir la foi pour une seconde seulement, et si je venais à mourir, j'irais en enfer, n'est-ce pas ? car j'ai commis plus de crimes à moi tout seul que cent hommes ensemble ! Eh bien ! une fois en enfer, je me ferai l'ami de Satan, je réveillerai son courage et j'exéciterai les démons et les damnés à une nouvelle révolte contre le ciel. Je te le jure par Bézélzébuth et par Hermès, je régnerai sur les esprits du mal, je bouleverserai le ciel et la terre, je ferai choquer entre elles toutes les planètes qui nagent dans l'espace, et de leurs débris, je recomposerais un monde ; alors, c'est moi qui serai Dieu ! "

Comment rendre l'accent avec lequel ces horribles blasphèmes furent proférés ?

La voix d'Haroun-ben-Adel, sèche, lente, incisive au commencement, s'était élevée à mesure qu'il exprimait les pensées terribles qui s'agitaient dans son cerveau ; elle avait pris, sur la fin, une majesté étrange et avait fini par éclater en notes aiguës, pressées, rapides. Une expression affolée, hideuse, indescriptible, transformait son visage ; ses yeux scintillaient comme des charbons ardents au fond de ses orbites caves ; ses lèvres se contractaient, ses narines étaient enflées ; une rougeur ardente empourprait son visage ; ses cheveux se hérissaient sur son front plissé ; son geste était dominateur, plein d'une majesté, d'une grandeur infernales... "

" Ah ! tu m'effrayes ! " fit Bonnivard en tombant sur son fauteuil.

Haroun-ben-Adel ne répondit pas. Il secoua la tête, comme pour chasser les idées qui bouillonnaient sous son crâne, et dessina un geste désespéré. Il fit quelques pas autour de la chambre, de l'air d'un lion enfermé dans sa cage.

Bonnivard répéta :

" Oui, tu m'effrayes !

— Parce que tu es un lâche, un enfant, répondit le comte, en s'arrêtant brusquement. Tu t'effrayes de tout. Tiens ! Bonnivard, il est certains moments où je pense que tu n'es pas digne de me comprendre ; mais, par Hermès, ne me trahis pas !

— Allons donc ! ne suis-je pas à toi ? Seul, je ne puis rien faire, je ne suis bon qu'à obéir ; ordonne, maître, ton esclave est prêt à te servir. "

Haroun haussa les épaules.

" Que feras-tu ici ? dit-il. Quelle détermination prendras-tu à l'égard de ces moines ?

— Je ne sais.

— Eh bien, pour ce soir encore, joue ton rôle pieux, et demain déclare tes intentions. Il

(1) Les aperçus que nous donnons sur la sorcellerie du moyen âge sont rigoureusement historiques. Nous avons étudié la question dans les œuvres des démonologues les plus connus et les plus accrédités. Il a réellement existé des sorciers comme Haroun, que nous avons choisis comme type, et dans la bouche duquel nous mettons, bien que ce ne soit qu'un personnage de convention, toutes les croyances en vogue à l'époque où se passe notre récit. N'oublions pas que l'Église s'est montrée l'adversaire déclarée de ces croyances superstitieuses et qu'elle a toujours condamné les pratiques mystérieuses des sorciers. (Note de l'auteur.)